

La dureté de la matière et de l'eau de Pierre Nepveu

Pierre Popovic

Numéro 255, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (2016). Compte rendu de [*La dureté de la matière et de l'eau* de Pierre Nepveu]. *Spirale*, (255), 68–69.

Quand langage ment...

Par Pierre Popovic

LA DURETÉ DES MATIÈRES ET DE L'EAU

de Pierre Nepveu

Éditions du Noroît, 107 p.

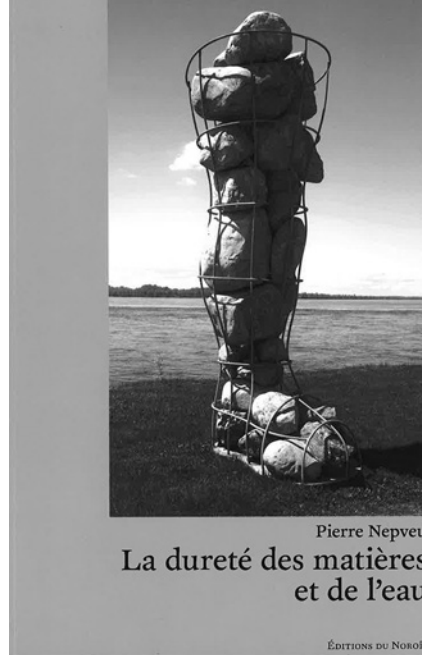
Il n'est pas fortuit que l'une des phrases insérées dans la litanie des « *Prose pour...* » déroulée au long des pages composant « *Dé-nouements* », dernière partie de *La dureté des matières et de l'eau*, convoque à son chant d'honneur un poème célèbre de René Char : « *Prose pour que brille cette jeune fille comme une lampe de René Char, jusqu'à la nuit, et que le papillon ne se réveille jamais.* » Intitulé « *Congé au vent* », ce poème est celui qui ouvre *Seuls demeurent* ; il parle de la brise du soir comme d'une « *jeune fille qui, pareille à une lampe dont l'auréole serait de parfum, s'en va le dos tourné au soleil couchant* ». Il y a là chez Nepveu un héritage certain. Il se trouve du côté d'une solitude civilisée par la complicité du féminin, de l'indivision du sujet et du lieu habité, de la sollicitation permanente des sens, du goût de la métaphore concrète, du contraste entre le passage et l'arrêt, de la plénitude tonale du phrasé, mais plus encore pour le coup, du côté des circonstances historiques et du motif même du « *Congé* ». Les circonstances ? Elles sont celles qui engendrent une inquiétude, un désespoir latent devant le monde tel qu'il va. Ce que furent les années trente et la guerre pour Char, le moment présent l'est pour Nepveu, rapprochement que plusieurs penseurs ont d'ailleurs fait ces dernières années (Michel Winock, par exemple). Son recueil prend lui aussi congé, non d'une journée où le parfum des champs de mimosas aurait gagné le cœur

du vent, mais d'une histoire qui vient de durer un, deux, quelques siècles pas plus, juste assez pour n'avoir plus à proposer à une grande partie des êtres humains qu'une vie exsangue, trouée de violences et pauvre de sens.

Une Histoire à mourir couché

L'une après l'autre, les proses poétiques dressent un constat accablant, devant lequel elles se refusent pourtant à trouver bon de désespérer. Mais dieu, qu'il y faut mettre de l'effort ! Une colère profonde, infiniment maîtrisée, squatte de la sorte un arrière-fond de mélopée, qui n'ignore pas que le désespoir est le péché, mais craint pourtant souvent d'y sombrer. Les éléments du diagnostic sont innombrables. Ils touchent tous les aspects de la comédie humaine et tous les aspects du vivre ensemble. État général : « *Le temps humain a rasé les pensées hautes.* » Inconscience devant le saccage de la nature : « *Nature forte, pointes dures, pendant que la mer tiède monte à l'assaut des villes et s'insinue déjà dans les premières maisons, visiteuse lunaire, comme un tsunami invisible, un tsunami de mille ans qui aura raison des générations futures agrippées à leurs machines pensantes et à leurs organes de fer.* » Assèchement et cruauté des banalités quotidiennes : « *Vous avez laissé derrière vous un repas inachevé et retrouvé vos amours boiteuses, vos factures en souffrance et quelques sévices qui vous sont promis par des pro-*

phètes à l'œil dur. » Réification et animalisation du pouvoir en guise de commentaire sur une nature morte : « *tout ceci a lieu dans un siècle désert, où les choses ont triomphé des hommes et règnent désormais avec les chiens* ». Se reconnaissent en ces « *rages publiques mal contenues par des escouades de cuir crachant des fumées toxiques* » des manifestations politiques crapuleusement réprimées, en ces « *drones de l'époque* » une surveillance et une militarisation des esprits, en ces « *fervents [qui] se prosternent en quête de l'onction de la haine* » des fanatismes inquiétants, en ce fait que « *seule la mort violente rapportée aux nouvelles du soir constitue désormais l'alcool de la mémoire* » des complaisances médiatiques tout ce qu'il y a de plus ordinaires. Des citations semblables pourraient remplir plusieurs longs paragraphes. Le bilan qu'elles dressent est celui de l'échec des religions séculières modernes qui, après avoir proclamé la mort de Dieu, ce qu'il fallait faire, n'ont réussi à le remplacer que par ce que Marx appelait « *l'équivalent général* », autrement dit : l'argent. Ce qui, en poème, se dit comme ceci : « *Un dieu unique préside l'assemblée de fermeture et annonce que le monde recommencera ailleurs, avec une main d'œuvre plus diligente et à meilleur marché.* » Ainsi se présente en conjoncture la seule marque d'universalité.



Pierre Nepveu
**La dureté des matières
 et de l'eau**

ÉDITIONS DU NOROÏT

**Pour une pragmatique
 poétique de la prose**

Il y a là de quoi plonger dans de noires désolations. Certes, la matière dure a eu raison de l'idée et l'eau devenue dure elle aussi a bien du mal à couler. Le Saint-Laurent n'a plus rien ici de la cyprine abondante que des poètes et des poétesses d'autrefois reconnaissaient en ses flots comme la marque de jouissances infinies, entre autres historiques. Mais Nepveu n'est pas Marceline Desbordes-Valmore, et ses textes affirment la nécessité d'un nouveau départ, quand bien même Rimbaud lui-même nous a fait savoir qu'on ne part jamais. Qu'importe ! L'important est de vouloir encore voyager. Un trait du diagnostic posé va aider. Il n'échappe en effet pas aux poèmes que les causes du mal historique viennent toujours de mensonges ou prennent toujours appui sur des faussetés langagières. Cela se perçoit à l'abondance des mots qui renvoient au langage : « *Tu ne guériras pas, dit la voix* », « *Le froid de la nuit a parlé* », « *il y eut les paroles ravalées des mauvais guides* », etc. Or quand langage ment, alors le poème, lui, s'engage. Il cherche des mots « *chantés par une tendresse nouvelle* », caresse l'espoir de « *refaire la carte des vertus* » et de « *repenser la grammaire des lois* ». La poésie, en l'occurrence locataire de proses, s'avère ainsi comme le moyen par excellence pour lancer le projet d'une écologie de l'histoire. Mais il en est bien d'autres, de plus en plus

présents à mesure que le recueil avance. Le premier est la présence du désir amoureux, dès lors qu'il est enté sur le projet de trouver dans l'union des corps et des cœurs une réserve d'authenticité et de résistance devant la médiocrité brutale des circonstances. Le second est l'élection d'un lieu, dont il s'agit de recueillir ce qu'il offre de vivant. *La dureté des matières et de l'eau* commence par des « Méditations près du fleuve », attentives à ce que ce dernier subit au jour le jour et à ce qu'il donne encore aux paysages qu'il irrigue et qu'il a en grande partie créés. L'espace arpenté est le sud-ouest de Montréal, bordé par les quartiers de Lachine, Lasalle et Verdun. Peu touristique, parsemé de traces des industries d'autrefois, couturé d'Histoire et d'histoires, il s'avère un poste d'observation susceptible de faire voir la ville d'un nouvel angle, qui n'a rien à voir avec les points de vue habituels. Le troisième repose sur une conjugaison entre des appels à la culture et une artialisiation du territoire. J'ai signalé ci-dessus la présence intertextuelle de René Char, mais le lecteur qui s'aventure sur les avenues du désarroi historique trouvera Bach, Pessoa, Manet, Tanner et d'autres qui m'ont échappé pour compagnons de promenade. Une partie du recueil est faite de textes qui procèdent d'une lecture de plusieurs installations faites par des artistes contemporains, mises en place par le Musée plein air de Lachine. Le quatrième se fonde sur une attention portée au mouvement

des gens, à leur dynamisme essentiel. Les mentions récurrentes de jeunes sportives courant, de marathoniens, de cyclistes sont la reconnaissance d'une envie vitale de bouger, dont rien ne dit qu'elle ne pourrait pas aussi intégrer un nouveau projet social. Le cinquième enfin résulte d'un ressourcement dans l'histoire. La section « Stations Lachine » évoque la vie d'autrefois dans ces lieux, à l'époque du commerce des fourrures. La prose, reculant dans le temps jusqu'au début du XIX^e siècle, cède la place à des poèmes en vers libres, et plusieurs d'entre eux racontent la vie d'un « voyageur » fictif, Jean Mongeau. Ses voyages sur le fleuve pour aller livrer sa marchandise témoignent eux aussi d'une dureté de l'histoire, des matières et de l'eau, et d'une vie brève, autrement moins facile que les nôtres. Son évocation a ici valeur de rappel : rien ne s'est jamais fait sans lutter ni sans partir. Ces différents moyens – traquer les défauts du langage, donner sens au désir amoureux, adopter un nouveau regard sur la ville (le monde) et son devenir, avoir une relation culturaliste avec le paysage en sorte de transformer les lieux en espaces, retrouver la mémoire historique des gens – servent une écologie de l'Histoire susceptible d'éviter que cette dernière « *ne soit [que] le pur récit d'une extinction* ». Un tel engagement dans la Cité humaine ne peut être crédible et bouleversant tout à la fois que si la poésie pratiquée marie l'intelligente beauté de la mise en forme à la justesse grave de l'expression. C'est le cas. ■